



Revisitation du déplacement à partir de Patrick Modiano¹

Fátima OUTEIRINHO

Université de Porto - ILC

outeirinho@letras.up.pt

L'attribution du Prix Nobel de la Littérature 2014 à Patrick Modiano a entraîné la parution, dans les médias, de textes-synthèse sur le parcours créateur de l'écrivain français et sur sa poétique, occasion donnée au lecteur contemporain de prendre ou reprendre contact avec une écriture qui se dérobe, se redit et se met sans cesse à l'épreuve ; la vocation du romancier étant, pour reprendre les mots du discours de Stockholm de Modiano, « (...) devant cette grande page blanche de l'oubli, de faire ressurgir quelques mots à moitié effacés, comme ces icebergs perdus qui dérivent à la surface de l'océan. » (Modiano, 2014a)

Rappelons juste deux témoignages de ce discours-guide pour un lecteur plus distrait ou moins connaisseur de Modiano, aux lendemains de ce prix prestigieux. Au Portugal, Maria Eduarda Keating publie dans le périodique littéraire portugais *Jornal de Letras* un article identifiant les traits majeurs de l'écriture modianesque, souvent mis en exergue par la critique académique : une écriture traversée par l'ambigüité, voire recherche identitaire, la culpabilité, la fragilité de la mémoire² ; une écriture donnant à voir un individu aux prises avec l'Histoire et son histoire et une perspective personnelle et interrogative de l'Occupation allemande en France ; une œuvre qui se présente en tant que nouvelle façon d'exercer le devoir de mémoire ; une cartographie d'un espace parisien (Keating, 2014 : 6). Bruno Blanckeman, lui, signe dans le *Huffington Post* un texte où il souligne, chez

¹ Cet article s'insère dans la recherche menée au sein du Programme Stratégique UID/ELT/00500/2013.

² Cet article a été aussi occasion de rappeler les ouvrages traduits en portugais : *Na rua das lojas obscuras*, *A ronda nocturna*, *Domingos de Agosto*, *Um circo que passa*, *No café da juventude perdida* et *O Horizonte*. La plupart de ces ouvrages ont été réédités à la suite de l'attribution du Nobel.



Modiano, « l'art de raconter des histoires au souci de questionner l'Histoire », la tessiture autofictionnelle ou la centralité de la mémoire, du souvenir, qui fait que « Dans ses romans, les souvenirs sont toujours les signes d'une énigme qui renvoie la personnalité à ses propres incertitudes. L'œuvre s'écrit comme une ronde inquiète. » (Blanckeman, 2014)

De même, les études sur Modiano, et notamment celles qui ont été menées au Portugal, se penchent, et sur une écriture du moi, dans sa variation d'autofiction³, et que différents récits revisitent tout au long de son parcours de création – *Livret de Famille* ou *Pedigree* témoignent de ce procédé –, et sur un itinéraire d'écriture où la mémoire aux prises avec une histoire personnelle et collective est source d'une quête et d'une enquête identitaire. En effet, chez Modiano, ce questionnement autour de blessures individuelles et collectives n'est pas tout simplement une revisitation questionneuse de l'Histoire, son œuvre étant traversée de désarroi et inquiétude comme le soulignent Dominique Viart et Bruno Vercier (2005 :154)⁴.

L'auteur lui-même, dans son discours prononcé à l'Académie de Suède, occasion aussi de bilans, tisse plusieurs réflexions qui nous importent très particulièrement pour ce qui est notre propos et ce au sujet du rôle du créateur littéraire :

J'ai toujours cru que le poète et le romancier donnaient du mystère aux êtres qui semblent submergés par la vie quotidienne, aux choses en apparence banales, – et cela à force de les observer avec une attention soutenue et de façon presque hypnotique. Sous leur regard, la vie courante finit par s'envelopper de mystère et par prendre une sorte de phosphorescence qu'elle n'avait pas à première vue mais qui était cachée

³ V. *Autofiction et espaces pour mémoire dans l'œuvre de Patrick Modiano*, thèse de master en Langue et Littérature Françaises, Université du Minho, 2000, de Maria Manuela Alves de Abreu ou *Extranéité, quête et échec : la fragilité dans l'œuvre de Patrick Modiano*, thèse de master en Littérature Française, faculté des Lettres de Coimbra, 2008, de Michèle Lourenço Felgueiras da Mota Nogueira. V. « Variations autobiographiques » et « Mémoire et 'enquête' : la Seconde Guerre mondiale » (Viart & Vercier, 2005).

⁴ V. « Variations autobiographiques » et « Mémoire et 'enquête' : la Seconde Guerre mondiale » (Viart & Vercier, 2005).



en profondeur. C'est le rôle du poète et du romancier, et du peintre aussi, de dévoiler ce mystère et cette phosphorescence qui se trouvent au fond de chaque personne. (...)

Et je ne serais pas loin de croire que dans le meilleur des cas le romancier est une sorte de voyant et même de visionnaire. Et aussi un sismographe, prêt à enregistrer les mouvements les plus imperceptibles. (Modiano, 2014a)

Si la mémoire surgit comme pièce-maîtresse de l'écriture de Modiano, le déplacement est également pierre angulaire de ses récits. En effet, toute son écriture est ancrée sur un sujet déambulatoire aux prises avec la mémoire, presque toujours en espace urbain, ces mouvements d'errance ayant peut-être comme but le repérage, notation ou l'enregistrement de cette « phosphorescence », de ces « mouvements les plus imperceptibles ». Et Patrick Modiano de pointer une clé de lecture quand il affirme :

Les thèmes de la disparition, de l'identité, du temps qui passe sont étroitement liés à la topographie des grandes villes. Voilà pourquoi, depuis le XIX^e siècle, elles ont été souvent le domaine des romanciers et quelques-uns des plus grands d'entre eux sont associés à une ville : Balzac et Paris, Dickens et Londres, Dostoïevski et Saint-Pétersbourg, Tokyo et Nagaï Kafû, Stockholm et Hjalmar Söderberg.

J'appartiens à une génération qui a subi l'influence de ces romanciers et qui a voulu, à son tour, explorer ce que Baudelaire appelait « *les plis sinueux des grandes capitales* ». (*ibidem*)

Et encore, il spécifie :

Et souvent la même rue est liée pour vous à des souvenirs successifs, si bien que grâce à la topographie d'une ville, c'est toute votre vie qui vous revient à la mémoire par couches successives, comme si vous pouviez déchiffrer les écritures superposées d'un palimpseste. Et aussi la vie des autres, de ces milliers et milliers d'inconnus, croisés dans les rues ou dans les couloirs du métro aux heures de pointe. (*ibidem*)



De fait, son écriture, souvent ancrée sur l'exploration du déplacement, illustre le récit de soi, « (...) [qui] intervenant en amont de l'existence, donne l'impression d'en anticiper le cours, de l'influer, d'affirmer à la fois l'irréductibilité de la personne au travers d'une écriture auto-observatrice et l'indécision de la personnalité, dans ses turbulences inconscientes. » (Blanckeman, 2000 :20-21)

Face à ces constantes modianesques rappelées ci-dessus, je me propose, moi que ne suis pas spécialiste de Modiano, dans ces quelques bribes de lecture, de revisiter des déclinaisons du déplacement inscrites textuellement sous forme de promenade, flânerie ou dérive, pour mieux approcher l'œuvre du dernier Nobel français, ayant comme objet d'approche *Dans le café de la jeunesse perdue*, roman paru en 2007.

Si le déplacement peut être défini, en toute simplicité, comme « action de se déplacer, aller d'un lieu à un autre », la pratique de la marche survient alors comme procédé qui illustre à perfection ce mouvement et ce passage. Or, la marche et le déplacement qu'elle implique, avec l'inscription du corps dans l'espace, est, également comme la parole et l'écriture, possibilité de constitution de soi et ce n'est donc pas un hasard la convergence au sein de la littérature, et ce dans le fil du temps, d'expériences multiples qui agrègent la déambulation, la prise de la mémoire sur soi et sur l'autre et son enregistrement, car l'errance est occasion de questionnement de l'espace, de l'identité et de la mémoire elle-même. Aussi se fait-il que toute une pratique littéraire axée sur la marche et sur la déambulation qui en résulte, même si liée à des choix esthétiques variés ou à des mutations sociales et urbanistiques diverses, fait son chemin et trouve ses amateurs. Sous des désignations telles que promenade, flânerie, errance ou dérive plusieurs sont les ouvrages érigés sur ces déplacements. Souvenons-nous de *Les rêveries d'un promeneur solitaire*, les « Tableaux parisiens », dans *Les fleurs du mal*, *Nadja* ou *Le piéton de Paris*.



En ce qui nous concerne, il importe peut-être d'tracer, tout brièvement, un petit abrégé de l'historique de la pratique de l'errance urbaine : la flânerie et l'avènement de la figure du flâneur qui accompagnent les changements urbanistes subis par les grandes villes et notamment le Paris du XIX^e siècle ; les errances entreprises dans le cadre des avant-gardes des premières décennies du XX^e siècle ; ou les dérives des années 50 et 60. Et quant aux conséquences qui en découlent pour le labeur littéraire, comment ne pas signaler la quête et l'enquête face à l'espace urbain, l'expérience physique et psychologique de la déambulation dans cet espace ou une ville lieu des hasards et des rencontres ? En partage, le témoignage d'une errance extérieure et une errance intérieure bien qu'à degrés divers, l'exploration du potentiel poétique de l'espace urbain ou la visibilité d'un sujet – ou de sujets – déambulant.

Pour ce qui est du sujet flâneur, soulignons juste que si le regard du flâneur semble surtout donner à voir l'espace, il est aussi sujet véhiculaire de l'autre :

Pour le parfait flâneur, pour l'observateur passionné, c'est une immense jouissance que d'élire domicile dans le nombre, dans l'ondoyant dans le mouvement, dans le fugitif et l'infini. Etre hors de chez soi, et pourtant se sentir partout chez soi ; voir le monde, être au centre du monde et rester caché au monde, tels sont quelques-uns des moindres plaisirs de ces esprits indépendants, passionnés, impartiaux, que la langue ne peut que maladroitement définir. (...) On peut aussi le comparer, lui, à un miroir aussi immense que cette foule ; à un kaléidoscope doué de conscience, qui, à chacun de ses mouvements, représente la vie multiple et la grâce mouvante de tous les éléments de la vie. C'est un moi insatiable du non-moi, qui, à chaque instant, le rend et l'exprime en images plus vivantes que la vie elle-même, toujours instable et fugitive. (Baudelaire, 1863)

Ni promenade, ni flânerie, la dérive –considérée ici dans le rapport à la pensée urbaniste du situationnisme –, est, elle aussi, une déclinaison du



déplacement. En effet, parmi les procédés situationnistes les plus connus figurent la « dérive » et le « détournement ». La dérive en tant qu'expérience directe de l'espace surgit comme dispositif d'une culture participative en milieu urbain et, comme Yves Bonard et Vincent Capt l'affirment,

Dériver en ville n'est donc pas une pratique *neutre* pour les situationnistes. Elle constitue d'une part un outil pour mieux connaître des morceaux de ville et y expérimenter des émotions. D'autre part, elle est au cœur d'une critique de la société urbaine et de son ancrage spatial, et constitue à ce titre le fondement d'un projet subversif. (2009)

Selon Guy Debord, dans « Théorie de la dérive »,

Une ou plusieurs personnes se livrant à la dérive renoncent, pour une durée plus ou moins longue, aux raisons de se déplacer et d'agir qu'elles se connaissent généralement, aux relations, aux travaux et aux loisirs qui leur sont propres, pour se laisser aller aux sollicitations du terrain et des rencontres qui y correspondent. (Debord, 1956)

Et *Dans le café de la jeunesse perdue* de Patrick Modiano, ne frôle-t-on pas ces propositions ? Déjà en évoquant Guy Debord dans une épigraphe liminaire ou, par exemple, dans un passage qui intègre les toutes premières pages du roman :

J'ai toujours cru que certains endroits sont des aimants et que vous êtes attiré vers eux si vous marchez dans leurs parages. Et cela de manière imperceptible, sans même vous en douter. (...) Il me semble que le Condé, par son emplacement, avait ce pouvoir magnétique et que si l'on faisait un calcul de probabilités le résultat l'aurait confirmé : dans un périmètre assez étendu, il était inévitable de dériver vers lui. (Modiano, 2014b : 899)

Chez Modiano, et contrairement aux procédés situationnistes, pour ce qui est du déplacement et de la dérive en ville, il n'est ni question de projet politique lié à une critique radical de l'urbanisme contemporain, ni donc



d'adoption des buts des situationnistes. En fait, l'écriture de Patrick Modiano s'inscrit dans une littérature et de l'errance – et de l'errance en espace parisien –, et dans une histoire littéraire de Paris aux figurations déjà considérables. Le déplacement y inscrit n'est plus la flânerie qui approche, saisit et représente l'espace urbain, mais une déambulation du personnage aux prises avec la mémoire et soi-même, l'espace urbain étant possibilité et/ou condition de saisissement du moi.

Illustrant bien ces dynamiques, dans l'ensemble de l'œuvre de Patrick Modiano, prenons le récit polyphonique *Dans le café de la jeunesse perdue*. Érigé sur quatre voix narratives, celle de l'étudiant de l'École Supérieure des Mines, celle du détective Caisley, celle de Louki et celle de Roland, voix qui, tour à tour, prennent le rôle d'un narrateur de première personne, autour de la vie d'une jeune femme, Jacqueline aussi identifié par son petit nom, Louki, le roman nous transporte aux années soixante, en espace parisien, dans une ambiance de mystère, nous amenant dans un café, le Condé, où se retrouve un pêle-mêle de figures connues comme Adamov ou Maurice Raphaël, mais aussi des personnages plutôt anonymes, toutes des figures bohèmes comme le remarque le narrateur : « Personne qui mène une vie vagabonde, sans règles ni souci du lendemain. Voilà une définition qui s'appliquait bien à celles et à ceux qui fréquentaient le Condé. » (Modiano, 2014b : 897)

On peut élire plusieurs approches de *Dans le café de la jeunesse perdue* afin de bien identifier plusieurs couches de signification, et ce à partir d'une cartographie précise de la topographie parisienne. En effet et tel que le souligne Manet Van Montfrans, on pourrait y voir des rémanences d'un temps de l'Occupation avec l'opposition Rive Droite et Rive Gauche – quelques fois à la porosité de frontières –, où le déploiement d'un réseau intertextuel et d'héritage culturel convoquant ouvrages et auteurs aux appartenances temporelles, esthétiques, génériques diverses, pourtant liés à un espace urbain parisien (Montfrans, 2008 : 5). Manet Van Montfrans, elle-même, en n'oubliant pas une référence aux apports des situationnistes dans son étude « Dante chez Modiano : une divine comédie à Paris »,



explore tout particulièrement les rapports intertextuels avec l'ouvrage de Dante, et ce à partir de l'identification des relations du roman de Modiano avec le film de Guy Debord de 1978, *In girum imus nocte et consumimur igni*. Modiano aurait « repris les thèmes et les renvois intertextuels du film de Debord pour en faire des éléments constitutifs d'une histoire où les lecteurs familiers de son œuvre ne tarderont pas à reconnaître ses époques, ses lieux et ses personnages préférés. » (Montfrans, 2008 :3)

Pour ma part, je ne veux que souligner, à partir de ce roman, l'importance des mouvements de déplacement chez Modiano. *Dans le café de la jeunesse perdue* la dérive ne sert pas une réflexion sur l'espace urbain ou l'urbanisme, mais elle sert la possibilité de manifestation de la mémoire et la découverte, ou du moins la quête, d'un sens pour la vie. Ancrée sur une pensée psychogéographique, on mise sur la prégnance de la dérive tel que le propose Guy Debord : « (...) du point de vue de la dérive, il existe un relief psychogéographique des villes, avec des courants constants, des points fixes, et des tourbillons qui rendent l'accès ou la sortie de certaines zones fort malaisées. »⁵ Non par hasard, l'un des membres du groupe du Condé, Bowling, note dans un cahier tous les départs et arrivés des clients des cafés de Paris car il est hanté par les points fixes :

Dans ce lot ininterrompu de femmes, d'hommes, d'enfants, de chiens, qui passent et qui finissent par se perdre au long des rues, on aimerait retenir un visage de temps en temps. Oui, selon Bowling, il fallait au milieu du maelström des grandes villes trouver quelques points fixes. (Modiano, 2014b : 900)

Et le détective Caisley, quant à lui, trouvait essentiel « [de] déterminer avec le plus d'exactitude possible les itinéraires que suivent les gens, pour mieux les comprendre. » (*idem* : 912), la psychogéographie permettant ainsi de saisir les effets de l'ambiance géographique sur les émotions et les comportements des individus. Et justement Manet Van Montfrans observe que

⁵ V. http://www.larevuedesressources.org/IMG/_article_PDF/article_38.pdf.



La topographie parisienne constitue la trame, le fond même de l'univers romanesque de Modiano. Dans les histoires qu'il construit sur cette trame, les lieux, évoqués par leur seul nom, ne sont pas présentés sur le mode d'endroits à décrire, mais comme des sources d'où le sens peut naître. (Van Montfrans, 2008 : 17)

De l'expérience physique par le biais de la marche dans l'espace urbain une épaisseur sémiologique de la ville semble émerger, et la littérature se fait véhicule de cette marche esthétique et dispositif critique, la psychogéographie exigeant de nouvelles formes de cartographie et de représentation des états de conscience (Bassett, 2004). L'expérience directe et physique de l'espace, expérience subjective et marquée par une temporalité dédoublée, mouvement de va-et-vient entre présent et passé – ce dernier profondément marqué par des flexions verbales au passé et des tournures discursives renvoyant à un temps révolu –, cette expérience est élément déclencheur d'une possible cartographie du sujet, une cartographie individuelle qui le ferait être.

Dans un récit aux résonances du polar, c'est au détective Caisley d'observer que

Dans cette vie qui vous apparaît quelques fois comme un terrain vague sans poteau indicateur, au milieu de toutes les lignes de fuite et les horizons perdus, on aimerait trouver des points de repère, dresser une sorte de cadastre pour n'avoir plus l'impression de naviguer au hasard. (Modiano, 2014b : 919)

Et c'est pourquoi Louki et Roland marchent ; et c'est pourquoi ils n'ont qu'un seul but de voyage : « c'était d'aller au CŒUR DE L'ÉTÉ, là où le temps s'arrête et où les aiguilles de l'horloge marquent pour toujours la mêmes heure : midi. » (*idem* : 966) Tel un parcours d'une eschatologie laïque, Louki marche, car c'est à marcher ou à crever (*idem* : 945), ses pas l'entraînant vers le haut (*idem* : 947), « impatiente d'arriver au bout, là où il n'y avait plus que le bleu du ciel et le vide. » (*idem* : 948)



Bibliographie

BASSETT, Keith (2004). Walking as an aesthetic practice and a critical tool : some psychogeographic experiments. *Journal of geography in higher education* 28 (3), 397-410.

BAUDELAIRE, Charles de [1863]. « Le peintre de la vie moderne », http://www.litteratura.com/ressources/pdf/oeu_29.pdf.

BLANCKEMAN, Bruno (2000). *Les récits indécidables : Jean Echenoz, Hervé Guibert, Pascal Quignard*. Paris : Presses Universitaires du Septentrion.

BLANCKEMAN, Bruno (2014). « Modiano et le rapport troublé à la vie », http://www.huffingtonpost.fr/bruno-blanckeman/livres-modiano-critiques-particularites_b_5972432.html.

BONARD, Yves & Capt, Vincent. « Dérive et dérivation. Le parcours urbain contemporain, poursuite des écrits situationnistes ? », *Articulo - Journal of Urban Research* [Online], Special issue 2 | 2009, Online since 24 October 2009, connection on 11 March 2015. URL : <http://articulo.revues.org/1111> ; DOI : 10.4000/articulo.1111.

DEBORD, Guy (1956,1958). « Théorie de la dérive », *Les Lèvres nues* n° 9, décembre et *Internationale Situationniste* n° 2, décembre. http://www.larevuedesressources.org/theorie-de-la-derive_038.html

KEATING, Maria Eduarda (2014). "Patrick Modiano ou a arqueologia da memória". *Jornal de Letras*, 15-28 Outubro, p. 6.

MODIANO, Patrick (2014a). Verbatim : le discours de réception du prix Nobel de Patrick Modiano, http://www.lemonde.fr/prix-nobel/article/2014/12/07/verbatim-le-discours-de-reception-du-prix-nobel-de-patrick-modiano_4536162_1772031.html#xZhFzef4ygk7i7RW.99.

MODIANO, Patrick (2014b). *Dans le café de la jeunesse perdue*. In *Romans*. Paris : Gallimard, Coll. Quarto.

VAN MONTFRANS, Manet (2008). « Dante chez Modiano : une divine comédie à Paris ». *RELIEF* 2 (1), mars, <https://www.revue-relief.org/articles/abstract/10.18352/relief.127/>.



VIART, Dominique & VERCIER, Bruno (2005). *La littérature française au présent. Héritage, modernité, mutations*. Paris : Bordas.